



Milice, film noir

de Alain Ferrari

Fiche technique

France - 1997 - 2h18

Couleur

Réalisateur :

Alain Ferrari

Enquête :

Bernard Cohn

Charles Chaboud

Entretiens :

Bertrand Poirot-Delpech

Alain Ferrari

Commentaire écrit par :

Jacques Delperrié de Bayac

Alain Ferrari

dit par :

Michel Bouquet

Musique :

Denis Barbier

Interprétation :

Léon Gaultier

Henri Minvielle

Henri Moncozet

Georges Rouchouze...



Résumé

Ce film est construit à partir des témoignages de quelques-uns des acteurs encore vivants (en 95-96) de cette période de l'Occupation qu'ils aient été alors d'un bord ou de l'autre. Chacun raconte, de son point de vue, l'histoire de la Milice française qui fut créée à Vichy, fin Janvier 43 par Pierre Laval. Chacun dit à quel point cette Milice perpétua, sous une forme souvent délirante, les luttes des mouvements et partis d'extrême droite des années 30. Force du «maintien de l'ordre» et outil de la politique de collaboration, la Milice constitue l'épisode le plus sanglant de l'histoire de Vichy.

Critique

D'aucuns jugeront d'office que la place d'un documentaire aussi classique par sa forme est davantage sur le petit écran que sur le grand. Il n'empêche : **Milice, film noir**, et même très noir, donne la chair de poule autrement que bien des thrillers en Scope et son digital. Car c'est le premier film à faire la lumière sur la Milice française. Créée en 1943 par le chef du gouvernement, Pierre Laval, et dirigée par Joseph Darnand, pétainiste ardent, cette organisation devait officiellement œuvrer au «redressement national». Elle se spécialisa de fait dans la persécution et l'élimination

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

des opposants au régime collaborationniste de Vichy.

Que le film doive probablement sa sortie à l'actualité du procès Papon n'enlève rien à sa force. On y regarde dans les yeux d'anciens miliciens, dont plusieurs sont morts depuis le tournage, et qui persistent, contre toute raison, à camper sur leurs positions indéfendables ou dans la dénégation la plus éhontée. «*Mieux vaut faire le boucher que le veau*», philosophe fièrement l'un d'entre eux. Le vingt et unième article de la charte milicienne («*Contre la lèpre juive, pour la pureté française*») était de pure forme, explique en substance un autre. Mais le voilà pris aussitôt d'un curieux enrrouement...

Face à la bêtise et à la mauvaise foi, il y a les faits. Le film exhume une quantité de courriers officiels, tous accablants, et donne la parole aux fils et filles des résistants assassinés par la Milice : eux n'ont pas perdu la mémoire et tremblent encore en évoquant le destin de leurs parents. Car ce sont bien des trajectoires que le film s'attache à restituer. A la manière d'un roman : en suivant ses personnages, victimes ou bourreaux, et leurs descendants. Pour mieux montrer que la Milice, officiellement dissoute à la fin de l'Occupation, a perduré sous d'autres formes, larvées et effrayantes.

Louis Guichard

Télérama n°2500 - 10 Décembre 1997

Milice, film noir est un état des lieux d'une puissance évocatrice troublante. Et s'il nécessite deux heures et dix-huit minutes pour prendre toute son ampleur, c'est moins parce que le film est une expérimentation du temps (malgré la charpente chronologique qui lui donne son ordonnancement) que par son déploiement dans l'espace, autour de ces lieux à jamais liés à l'histoire de la Milice française pendant l'Occupation. La caméra revient dans ces endroits précis, souvent vides, où le chant des oiseaux rappelle soudain le tir des

mitraillettes, comme un très lointain écho. C'est cette odieuse disjonction entre un présent anodin et un passé sanglant qu'Alain Ferrari traduit au mieux, très simplement. La caméra anxieuse, tremblante, filme une fenêtre, et, d'en haut, une cour. On apprendra plus tard que c'est de là qu'une jeune résistante a trouvé la mort en se jetant dans le vide afin d'échapper aux miliciens. Parfois une plaque rappelle l'événement (c'est le cas pour cette femme). Souvent erronée («tuée par les ennemis de la France», lit-on, sans qu'il soit fait clairement mention de la Milice). D'autres fois, rien. Des sous-bois succèdent aux clairières, les buissons aux hôtels vides, volets fermés, escaliers vermoulus, gardant cachés au fond d'eux-mêmes un passé honteux. Ferrari filme l'absence des choses à elles-mêmes, l'étrange travail du temps qui mine et ronge le relief d'aujourd'hui, mais de manière invisible à l'œil nu.

Pour le voir, il est nécessaire de s'abstraire un instant du réel, ce que rend possible la présence agile, et quasi miraculeuse, de ces fondus au noir au sein même des entretiens réalisés avec la collaboration de Bertrand Poirot-Delpech. En gros plan, les gens parlent, miliciens ou résistants. Et soudain l'écran devient noir. Puis, ils réapparaissent avant de disparaître, engloutis dans un mystérieux trou noir. Déficience de la mémoire ? Obscurité des profondeurs de l'Histoire ? Les choses semblent s'absenter, progressivement, donnant au spectateur la capacité de s'évader hors du prosaïsme des visages, pour mieux écouter les paroles de ces témoins. Ferrari cherche ici une nouvelle figure de style, très simple, comme la ponctuation de l'inconscient, l'entrée directe dans un autre monde, celui de la mémoire et de l'Histoire, magma sombre et opaque où seul peut s'enfoncer l'«imaginaire théorique», cette part de l'imaginaire qui essaie sans cesse d'approfondir le monde, de lui donner une légitimité et une intelligibilité. Ce

qui préoccupe le réalisateur, c'est cette difficulté à entrer dans l'Histoire, à la raconter au plus vrai et au plus cru, sans avoir à la remanier ni à s'en servir comme prétexte à une (forcément mauvaise) fiction. En ce sens, il s'allie à la pensée de Claude Lanzmann, et réalise avec la France pétainiste ce que le précédent avait fait avec la **Shoah**. Surtout ne pas «fictionnaliser», car on ne peut pas jouer autour des cadavres ni avec eux. Eviter les artifices, et relever le défi de l'ontologie sans se laisser distraire. La fiction naît des gens eux-mêmes, ceux qui parlent à la caméra sans pudeur. Le romanesque est de l'ordre de cette vie-là. C'est dans le dénuement des mots, dans l'expérimentation toujours plus profonde des intériorités, que la vérité jaillit sous forme d'une fiction pure (la vie elle-même). Une fiction de l'après qui naît en même temps que le film se fait. Cette fiction pure, c'est le jeune Juif adossé au mur de sa prison, chantant l'air du condamné à mort de la Tosca («*E lucevan le stelle*»), incrusté à jamais dans le souvenir de Louis Goudard, ancien résistant. Cette fiction pure, c'est cette lettre que relit Claude Mandel, écrite alors qu'elle n'avait que quatorze ans, et adressée à Pierre Laval, à l'annonce de la mort de son père. Cette fiction pure ce sont les aventures périlleuses des deux anciens miliciens, l'un (Georges Rouhouze) allant se recueillir au début du film sur la tombe de Franco. Ces histoires brutes, ponctuées de trous noirs et de paysages déserts, remplies de personnages, nous permettent d'appréhender un des nœuds les plus serrés de l'Histoire de France. Les éléments rentrent d'eux-mêmes dans l'ordre, s'emboîtent, se répondent peu à peu. On ne force pas l'Histoire. Elle se décante. Ainsi comprend-on peu à peu pourquoi la Milice, ultra-nationaliste, a fini par devenir l'alliée privilégiée de l'Allemagne nazie dans laquelle elle reconnaissait des idéologies similaires. **Milice, film noir** est une expérience extrême de fiction pure, un par-

cours d'une grande richesse qui met en branle l'esprit, et le met hors de lui, dans le sein même de l'Histoire. C'est de là que nous parle Alain Ferrari.

Matthieu Orléan
Cahiers du Cinéma n°520 - Janvier 1997

Au départ, un projet de Bernard Cohn, qui fut de 1962 à 1974 rédacteur à *Positif*. Il y a quatre ans que Bernard Cohn a entraîné Charles Chaboud dans le travail de recherche qui aboutit aujourd'hui au film d'Alain Ferrari. La concomitance de la sortie du film avec le procès de Maurice Papon à Bordeaux est donc fortuite. Il n'en existe pas moins un rapport étroit, et heureux, entre la présence de **Milice, film noir** sur les écrans de l'hiver et l'avalanche d'informations, redites ou inédites, de plus en plus précises, diffusées bien au-delà du cercle des historiens par les grands médias nationaux. La France lave son linge, qui n'est pas que du linge sale ; parler de la Milice est aussi donner la parole à ceux que la Milice a traqués (les survivants des Glières, comme Julien Helfgott) ou aux enfants de ceux qu'elle a massacrés, les filles de Jean Zay ou de Georges Mandel. La France se gratte là où ça la démange, le passé proche et le présent aussi. Ce ne sont pas les auteurs du film, mais les anciens miliciens comme ce Georges Rouchouze, ancien homme de main de Francis Bout-de-l'an, secrétaire général adjoint du mouvement, qui font le lien entre la Milice de Darnand et le Front national, le fantôme de Franco assurant la continuité. **Milice, film noir**, dans la voie ouverte par **Le chagrin et la pitié**, est un nouveau moment (à la fois il creuse plus profond et il est le présent d'une génération qui n'était pas née au temps des polémiques ouvertes par le film fondateur de Marcel Ophuls) d'une pédagogie de l'éveil qui demeure absolument nécessaire.

La difficulté d'une telle démarche est d'établir une double lisibilité. Une lisibi-

lité interne : faire comprendre dans le temps du film ce qu'a été la Milice, son fonctionnement, son recrutement, ses basses besognes et son ignominie, puis sa dilution dans la LVF (la Légion des volontaires français, envoyée sous uniforme allemand sur le front de l'Est) ou les Waffen SS du front de Poméranie en 1945... Cette lisibilité interne est acquise surtout grâce aux témoignages, et au temps qui est accordé aux témoins (à la durée des plans qui leur sont consacrés, à Rouchouze comme à Helfgott, durée nécessaire pour qu'ils s'installent et se livrent en tant que personnes face au spectateur). La parole en direct et les visages des locuteurs (l'émotion) sont, plus que les documents nécessairement pauvres, les lieux de l'intelligence du film.

La lisibilité externe (l'insertion de la Milice dans l'histoire de Vichy, et plus largement dans les courants d'extrême droite depuis les années trente) est moins précise. Les auteurs du film ont à juste titre recherché les sources du mouvement dans les mouvements clandestins de l'avant-guerre (la Cagoule) et la haine suscitée par le Front populaire, ils ont tenté de cerner la personnalité de Darnand (un Conan qui a mal tourné), ils ont suggéré l'internationalisation des fascismes nostalgiques (belle idée d'ouvrir le film et de présenter Rouchouze dans le cadre d'une cérémonie sur la tombe de Franco), mais la matière était trop abondante. Les documents, même soutenus par un commentaire sobre et clair, sont trop brefs, hachés, nécessairement allusifs. Trop de silhouettes, de noms, de textes, de voix, qui se constituent en un tissu brouillé où se perd l'intention pédagogique. C'était sans doute inévitable dans un film de deux heures. Ce n'en est pas moins regrettable.

Jean-Pierre Jeancolas
Positif n°444 - Février 1998

C'est un vieux monsieur, à la démarche claudicante. Avec peine, il s'agenouille et baise une dalle. Gravé sur le marbre, un nom : Franco. Comme hier, il embrassait les idéaux fascisants et rejoignit la Milice, Georges Rouchouze, membre du Front national, salue la tombe du Caudillo aux côtés de nostalgiques de tous poils. Pétain, Hitler, Mussolini, Franco, même combat ! C'est en tout cas la thèse qui sous-tend ce documentaire exemplaire sur la Milice. En racontant, au travers d'interviews croisés, l'histoire noire de la Milice, Alain Ferrari démontre le lent glissement d'une idéologie extrémiste, xénophobe, antisémite, antiparlementaire, vers les thèses nazies. Comment des hommes, a priori respectables, des « patriotes », sont devenus, avec la bénédiction de Vichy, les pires suppôts du régime hitlérien. Avec, pour plus d'un, au bout de la route, le peloton d'exécution. Mais le mérite de ce documentaire est bien de rappeler que les idées de la Milice, elles, ne s'effacent pas à coups de balles. Et sont encore bien vivantes.

F. T.
La Vie n°2730/31 - 25 Décembre 1997

Créée fin janvier 1943 par Pierre Laval, dissoute après la défaite de l'armée nazie, la Milice, commandée par Joseph Darnand, fut le bras armé et l'exécutrice des plus basses œuvres du régime de Vichy. Ce long métrage documentaire entreprend, pour la première fois au cinéma, de retracer son histoire, en la replaçant délibérément dans celle, plus large, de l'extrême droite française, de la première guerre mondiale à nos jours. C'est là une des grandes vertus de ce film, qui n'apporte par ailleurs aucun élément historique qui ne soit déjà connu. Reste l'opportun travail de synthèse, le clair engagement du point de vue, et surtout, confronté à celui d'anciens résistants, le témoignage inédit et très édifiant de trois ex-miliciens. Trois hommes, trois attitudes,

mais un point commun : pas l'ombre d'un remords. Léon Gaultier, ex-membre du Parti populaire français de Jacques Doriot, ex-secrétaire d'Etat à l'information et à la propagande, ex-fondateur de la Milice, ex-engagé volontaire dans la Waffen-SS, qui est devenu un négationniste convaincu ; Georges Rouchouze, ex-membre de l'action Française, ex-cagoulard, ex-milicien, qui milite au Front national ; Henri Minvielle, ex-membre de l'Avant-Garde, le mouvement de jeunesse de la Milice, et qui tente de faire croire qu'il s'agissait d'un mouvement scout. Ces trois hommes d'une autre génération sont aujourd'hui décédés, mais pas leurs idées, que nulle pédagogie au monde, comme on l'a cru, n'éradiquera. La pédagogie, ainsi que le suggère ce film, consiste aujourd'hui à le faire savoir.

Jacques Mandelbaum
Le Monde

Propos du réalisateur

(...) *Mais cette histoire de la Milice, où commence-t-elle ? Où finit-elle ?*

Stricto sensu, elle débute fin janvier 1943, à l'Hôtel des Thermes de Vichy, quand Pierre Laval, accompagné d'Abel Bonnard et Joseph Darnand, annonce solennellement la création de la Milice. Elle s'achève en mai 1945 par la dissolution de toutes les unités éparses du mouvement.

Mais Jacques Delperrié de Bayac a sous-titré son livre : «1918-1945». En effet, la Milice n'est pas née des seules nécessités de la guerre et de la collaboration. Elle vient de plus loin, elle fait partie du programme de revanche qu'une certaine extrême droite française élaborait depuis qu'elle avait été écartée du pouvoir. Cette extrême droite, qui n'admettait pas la révolution de 1789, vit dans la défaite de 1940 l'opportunité

d'imposer un «redressement national» fondé sur le refus de la démocratie, l'exaltation du chef, l'antisémitisme, etc. Nécessité, donc, de prendre le fil du récit au moins en 1914-1918, lorsqu'émerge un héros discutable, déjà prompt à la capitulation (Pétain) et que perdure, malgré la boucherie, le délire nationaliste. C'est aussi pendant la première guerre mondiale qu'un engagé volontaire se fait une spécialité des coups de main dans les lignes ennemies. Il sera décoré par le Maréchal. Il s'agit de Joseph Darnand, futur activiste, futur chef de la Milice.

D'autre part, la Milice a-t-elle péri avec le régime de Vichy ? Rien n'est moins sûr. Le fils d'un ancien milicien, refusant de participer au film, nous a déclaré au téléphone : «Pour moi, la Milice n'appartient pas seulement au passé, c'est surtout une idée d'avenir.» Il milite au Front National.

Voilà pourquoi, nous n'arrêtons pas l'histoire de la Milice en 1945. Nous ne croyons pas cette histoire close. Et nous avons tenu à suggérer, même rapidement, quels dangereux prolongements les 21 points de la Milice peuvent encore trouver dans notre temps.

Pourquoi Milice, film noir ?

Ce titre s'inspire, en premier lieu, d'Aragon.

Quand il décida de réunir les différents textes qu'il avait consacrés à un grand peintre contemporain, Aragon le fit sous le titre générique : «Henri Matisse, roman».

Sans doute voulait-il souligner par là qu'il n'avait pas écrit un simple ouvrage d'histoire de l'art, mais qu'il avait tenté de pénétrer dans le processus même de la création.

Pour nous, accoler au mot «milice» la désignation d'un genre qui semble, à première vue, étranger au documentaire, c'est indiquer surtout que nous ne pensons pas avoir fait un film à proprement parler historique.

Dossier Distributeur

Le réalisateur

Ex-assistant de Robert Bresson (**Le procès de Jeanne d'Arc**), scénariste et réalisateur, Alain Ferrari est l'auteur de nombreux documentaires et de films de fiction pour la télévision.

Il a co-réalisé **Bosna !** (Festival de Cannes 1994). **Milice, film noir** est son second documentaire cinématographique de long métrage.

Alain Ferrari prépare trois livres pour l'Institut Lumière-Actes Sud : *Pagnol, Les scénaristes français, Henri Jeanson*. Christian Bosséno a écrit de lui, dans «200 téléastes français» (édition *CinémAction*) : «Il a choisi la télévision pour construire une œuvre personnelle tant dans le domaine du documentaire que dans la fiction. Ses documentaires sont toujours astucieusement construits et conçus comme des fictions. Ses fictions se réfèrent parfois à la réalité quotidienne, sans que cela s'inscrive dans la stricte mouvance de l'écriture par l'image et du nouveau naturel. Pour Alain Ferrari, en effet, l'imaginaire et le souci du romanesque restent essentiels.»

Filmographie

de nombreux téléfilms et documentaires

Long métrage

Bosna ! 1994

Milice, film noir 1997

Documents disponibles au France

Revue de presse
Dossier distributeur